

SYMBOLISME ET IMAGINAIRE DE LA MEMOIRE PATERNELLE DANS L'ŒUVRE DE JEAN ROUAUD

Olivia Rusu

"Gheorghe Asachi" Technical University of Iași

Abstract: Dans son deuxième roman, Des hommes illustres, Jean Rouaud s'attache à une rêverie, à une typologie de l'imaginaire des quatre éléments de la matière. Il s'agit de la matière terrestre à laquelle la fluidité échappe et qui représente le monde solide et énergétique. Evidemment, cette nouvelle rêverie prouve être étroitement liée à une puissante image de la famille, à l'un de ses membres essentiels. Autrement dit, Rouaud attache, par de multiples réseaux, au paysage breton - illustré maintenant par pierre et menhir - la figure paternelle et son pouvoir procréateur. Paradoxalement, quoique la métaphore de la pierre suggère dureté et force, Rouaud finit par y ajouter, de surcroît, une symbolique de fragilité.

Keywords: roman moderne de la mémoire; image paternelle ; symbolisme de la pierre.

« Semaine après semaine, les fils dessinaient en lignes brisées les chemins d'Ariane qui sourdement terrassaient notre père Minotaure »

Jean Rouaud - *Des hommes Illustres*

1. Le menhir - pierre brute dressée

Concentrons, tout d'abord, notre attention sur l'écorce terrestre de la Bretagne, car cette région « n'est pas seulement pluie ou boue » (Richard, 1996 :50) mais aussi pierre, granit et roche. Suivant la légende de Prométhée, procréateur du genre humain, les pierres ont conservé une saveur humaine, notamment l'énergie créatrice et dynamique de la pierre brute qui élevé des temples : « (...) en levant ton ciseau sur la pierre tu la rendrais profane » (Exode, 20/25, Deutéronome, 27/5,1, Rois, 6/7). Tout comme la pluie, la pierre n'est pas une masse inerte, mais une en attente, en puissance. Bachelard l'affirme déjà: « c'est l'être humain qui réveille la matière » (1942 :64), dans notre cas, la pierre brute. Le contact avec la main miraculeuse, continue-t-il, est le contact de tous les rêves d'attouchement qui donnent vie aux qualités endormies dans un élément (ib.). Ce n'est que la pierre brute, dressée en flèche verticale qui est le symbole de la relation entre le ciel et la terre, de la présence divine ou, tout au moins, d'influences spirituelles. À cet égard, les pierres - qui n'arrivent jamais à être taillées - ramassées et alignées par le père du narrateur ont des marques allusives : « prévenus par notre

grand homme, nous nous attendions à un champ de tours Eiffel, à des gratte-ciel de pierre taillée, au lieu qu'elles n'étaient qu'une poignée à atteindre quatre mètres. » (Rouaud, 1993 :61)

De surcroît, il est bien évident que la réalité matérielle change à son tour l'être humain, jusqu'à une superposition complète : « Le granit est une roche dure comme les hommes sont parfois durs: d'en avoir trop supporté. C'est une roche cristalline, magmatique, formée dans les entrailles de la terre. Les pressions sont si considérables que le volume d'une montagne vaporeuse est ramené à la dimension d'un diamant » (id. :43)

De ce point de vue, d'ailleurs, celui d'une métamorphose du caractère pierreux et humain à la fois, ce paragraphe rappelle un autre, situé au début des Champs d'honneur, celui où Rouaud raconte comment la pluie métamorphose synesthésiquement la ville de Nantes : « Après le passage du grain de traîne qui clôt la tempête, une voute de mercure tremblote au-dessus de la ville (...) Les vitrines lavées de près resplendissent, le dôme des arbres s'auréole d'une infinité de clous d'argent, l'air a la fraîcheur d'une pastille à la menthe. La ville repose comme un souvenir sous la lumineuse clarté d'une cloche de cristal. » (Rouaud, 1997 :20). Ce n'est pas par hasard que nous faisons ce parallèle entre deux éléments qui métamorphosent et se métamorphosent à la fois : nous voulons souligner que ce passage d'un état d'opacité à une transparence extrême signifie le pouvoir actif d'affirmation de ces deux éléments. Dans cette optique, le granit - sous forme de menhir - exprime par lui-même le principe masculin de virilité, tandis que la pluie, qui laisse la ville (et par métonymie, ses habitants aussi) dans une sorte d'attente à être savourée, affiche le principe féminin. (Rusu, 2016). Bref, la pierre dressée (le menhir breton par son affirmation de fonction phallique) et la pluie (l'eau qui est retenue par les anfractuosités du rocher) suggèrent des rites de la fécondité. De plus, du point de vue mythologique, le dolmen est considéré l'habitable des ancêtres qui le fécondent. Certes, il faut illustrer ici l'épisode de Comac où le père du narrateur s'ingénie à lire l'arrangement des menhirs comme une allégorie chiffrée ; épisode qui rappelle, en effet, l'image de Stonehenge ou les druides assuraient les rites de régénération (Rouaud, 1993 :77).

2. Père – pierre

Le paysage paternel survient, en connexion avec les pierres, quand nous apprenons que Joseph, le père du narrateur, a comme hobby le ramassement de fragments de menhirs, qu'il a « la passion des pierres » (Rouaud, 1993 :77) qu'il transporte dans un coin de son jardin. À son tour, il se sent lui-même bâti en pierre : « Lui, on le rangeait spontanément dans la catégorie des solides. On devinait que les pierres avaient à ses yeux la qualité de l'homme estimable, qui protège, bâtit et ne plie pas. Il était devant un chaos rocheux, un menhir ou un mur savamment appareillé comme devant un arbre généalogique. Par cette parente monolithique il se sentait de la famille. » (Rouaud, 1993 :79)

Joseph amène souvent ses trois enfants à Comac: « En début d'après-midi nous avons parcouru les alignements de Comac. » (Ib. :56) La parenté monolithique » que le père impose en quelque sorte à sa famille leur permet d'imaginer et de projeter même la recherche d'un chemin disparu. Cet intérêt à la pierre lui permet d'exprimer la liberté de son propre esprit, basée sur les principes mathématiques et philosophiques des anciens : « Cette interprétation de Comac offrait au monde une allégorie chiffrée. Tout était dit, annoncé, codé : il suffisait de mesurer. Comme il portait toujours sur lui un mètre de ruban (...) il avait relevé la distance entre

plusieurs menhirs suppose reproduire, cinq mille ans avant le maître, le théorème de Pythagore dans son rapport idéal: trois, quatre, cinq (...) Il avait même tenté d'assister au lever du soleil sur la lande de Kermani au solstice de juin. » (Rouaud, 1993 :58)

Cette vue sur le monde est un essai de Joseph de comprendre la réalité d'après ses lois à lui; les trois nombres pythagoriques dans leur rapport idéal impliquent une divination (nous pourrions penser aux cinq membres de la famille Joseph Rouaud dans un « rapport idéal» avec les trois membres de la famille primordiale, ou avec les quatre dimensions de la famille divine - le Père, le Fils, le Saint Esprit et la Vierge). Conformément au Dictionnaire des symboles, de Chevalier et Gheerbrant nous signalons que:

« TROIS est universellement un nombre fondamental. Il exprime un ordre intellectuel et spirituel, en Dieu, dans le cosmos ou dans l'homme. Il synthétise la tri-unité de l'être vivant ou il résulte de la conjonction de 1 et de 2, produit en ce cas de l'Union du Ciel et de la Terre. » (1982 :972/Trois);

«QUATRE est encore le chiffre qui caractérise l'univers dans sa totalité (le plus souvent il s'agit du monde matériel, sensible). » (1982 :796/Quatre);

« CINQ est signe d'union, nombre nuptial disent les Pythagoriciens ; nombre aussi du centre, de l'harmonie et de l'équilibre. Il sera donc (...) le mariage du principe céleste (3) et du principe terrestre de la mère (2).» (1982 :254/Cinq)

Le père essaie de découvrir le cache, son secret par l'interprétation des signes ou par une tentative de communiquer avec la divinité : les menhirs symbolisent, bien sûr, la « flèche de granit» (Rouaud, 1993 :73) qui s'élève vers Dieu tandis que leur arrangement, « dans un rapport idéal» suggère l'autel des anciens adeptes de Râ. D'ailleurs nous il convient de rattacher l'image de la pierre à celle de Saint Pierre, qui dans la mythologie biblique signifie la maison de Dieu. L'image dressée de la pierre et du père (rappelons-nous sa très haute taille) accentue « un motif axial: celui de la colonne vertébrale » (Richard, 1996 :52). C'est elle qui assure la stabilité, l'équilibre, voire la permanence de la maison, de la famille.

Mais rien ne peut être établi définitivement: «les résultats s'étaient révélés trop aléatoires (...)» (Rouaud, 1993 :58) ... tandis que la colonne vertébrale se recourbe sous la pesanteur de la pierre et se rompt au moment même de la mort prématurée du père. Signifierait cela un...

3. ...doute théiste ?

Trois épisodes significatifs indiquent une attaque, voire une démythification des motifs et thèmes bibliques et même de l'image divine.

Nous observons tout d'abord l'ironie mordante du narrateur qui sourit aux marques de la bigoterie de tante Marie. Mis à part le fait que c'est elle le courrier qui transmet la foi à la communauté entière par ses billets paroissiaux, l'auteur est toutefois railleur envers la valeur qu'elle accorde à la parole écrite pour... la transformer en miracle. Il en est de même pour les saints du «type Gourin » (Rouaud, 1997 :67) qui sont qualifiés de « douteux » (ibid.) ou le petit trouble que la petite tante ressent quand Joseph, son neveu, la taquine d'un ton badin, lui disant: « Soulevez saint Michel et vous trouverez Mercure » (id. :67). Rouaud raconte, ensuite, avec humour que, dans un « perpétuel jeu avec le feu » (1993 :86), Joseph arrive à l'église toujours après «l'introït, le sermon déjà bien entamé... » (ibid.). Mais à l'occasion de la Fête-Dieu, le

grand Joseph s'occupe sérieusement de la décoration du chemin par où passe la procession du saint sacrement faisant bonne preuve de « ses qualités d'organisateur et d'inventeur. » (id. :88) Nous aurions de la peine à affirmer que c'est à cause de lui que le curé Bideau arrive à « marcher cérémonieusement dans la bouse » (id. :91), mais, n'empêche, l'image cléricale est tournée en ridicule et sérieusement ironisée.

Enfin, à un niveau troublant et tragique cette fois, l'auteur souligne l'autre aspect de la pierre: les objets en porcelaine, lourds à soulever et surtout « fragiles, infiniment friables » (Rouaud, 1996 :152). Toujours rattachés au père, ces objets (dont l'origine est sans doute la roche, mais sous forme de sable fondu) représentent, au niveau symbolique, la faiblesse de l'organisme. Cette paradoxale fragilité du corps du père atteint, comme ultime suggestion accablante, la brisure de son corps, sa mort prématurée. Ce n'est pas par hasard que Richard l'appelle « commis voyageur en porcelaine » (ibid.), donnant ainsi une image funeste à la pierre qui se casse.

Compte tenu de ces trois épisodes, parmi tant d'autres qui ont presque la même signification, nous pouvons affirmer que, quelle que soit la forme sous laquelle est représentée (ironiquement ou tragiquement), la notion de christianisme, chez Rouaud elle donne un regain à la souffrance naturelle. L'ironie envers le dogme sert de prétexte au narrateur d'affirmer l'innocence de l'homme auquel on offre, à la place du paradis promis, une vallée de larmes où sa sensibilité est sujette à la souffrance, à la mort des personnes chéries. Cette mort, « martingale triste » (Rouaud, 1997 :9) révèle trop soudain et trop souvent son secret tragique à la famille rouaudienne.

La disparition aussi brutale que violente d'une personne humaine qui n'a pas encore épuisé ses valeurs (dans le cas de Rouaud la soit dite « manière d'enfoncer-vous-ça-bien- dans-la-tête tout à fait inutile » (ibid.) est intimement liée au sentiment de culpabilité, de faute. D'ailleurs, de toute évidence, esthétiquement parlant, le tragique apparaît comme le pressentiment d'une culpabilité sans causes précises et dont l'évidence n'est pas discutée.

La tragédie individuelle de Joseph est celle du pouvoir, voire du vouloir non- accompli; l'excès, provoqué socialement par des guerres et personnellement par une cause inconnue, que nous appelons destin, renvoie à une seule finalité, - aussi sombre qu'émouvante - la mort. La tragédie, en général, est projetée dans le transcendant, « comme une explication consécutive au divorce de la divinité et de l'homme » (Domenach, 1967 :12). Elle aurait comme point de départ l'abandon de la divinité: «Le Père a détourné des hommes son visage». Aussi apparaîtrait-il chez Rouaud l'ironie à l'égard du dogme chrétien, le sourire un peu malicieux adresse aux clercs. Nous soulignons qu'un fait tragique présente d'une manière ironique, augmente son caractère désagréable et désastreux (id. :36). Ainsi apparaîtrait « l'essence tragique qui ne réside pas dans l'enchaînement des péripéties mais dans la réaction à ces déterminismes » (id., 2eme chapitre); notamment par l'apparition de la voix du narrateur, de son imagination, de sa mémoire. Comme nous l'avons déjà affirmé, il s'agit ici d'une tragédie personnelle.

En dépit de l'abandon apparent de Dieu, de la prétendue démystification, il y a dans l'écriture rouaudienne une signification de second degré, d'arrière-plan. Rappelons-nous les saints de la tante Marie: parmi ceux du type Gourin, il y a aussi saint Joseph qui « veillait sur la famille » (Rouaud, 1997 :71). Et le nom de ce saint n'est pas aléatoirement éponyme à celui du père : quoique disparu, il continue à veiller sur sa famille et à la protéger. De surcroît, du point de vue biblique, c'est toujours saint Joseph qui a enterré Jésus dans la crypte d'où il

ressortira ressuscite, vivant pour des siècles. C'est la mort que Rouaud veut démystifier, ce sont les morts de sa famille qu'il veut ressusciter par son écriture. L'homme pour Rouaud prouve ainsi être l'objectivation la plus parfaite du souhait de vivre.

References

1. Bachelard, Gaston - *L'eau et les rêves, Essai sur l'imaginaire de la matière*, Le livre de poche, biblio, essai, Librairie Jose Corti, 1942 ;
2. Chevalier, Jean et Gheerbrant, Alain - *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert LaFont, 1982 ;
3. Domenach, Jean-Marie - *Le retour au tragique*, Paris, du Seuil, 1967 ;
4. Richard, Jean Pierre - *Terrains de lecture, Des eaux et des pierres*, Paris, Gallimard, 1996 ;
5. Rouaud, Jean, *Les Champs d'honneur*, Paris, Minuit, 1997 ;
6. Rouaud, Jean, *Le monde à peu près*, Paris, Minuit, 1996 ;
7. Rouaud, Jean, *Des hommes illustres*, Paris, Minuit, 1993.